

## **« Dieu dans les situations précaires : l'Eucharistie et les pauvres »**

*Colloque : « L'Eucharistie : vaincre la violence ? Dimensions sociales et politiques de l'Eucharistie »*

*Facultés Loyola Paris, 14 octobre 2026*

Je suis honoré et ému d'être invité à ce colloque qui, si je comprends bien, est l'aboutissement d'un projet de plusieurs années sur l'Eucharistie et les pauvres, ou, comme le précise le programme, « les personnes en situation de précarité ». J'apprécie l'expression « situations précaires », à la fois parce qu'elle souligne que la pauvreté n'est pas simplement un manque d'argent, mais plus largement un manque de sécurité, et parce qu'elle rend compte, à mes yeux, d'un aspect crucial de l'Eucharistie, qui peut être comprise comme Dieu en situation précaire, l'offrande vulnérable de Dieu de lui-même pour être mâché et avalé par des pécheurs comme nous. Le Dieu immatériel, le Dieu qui est le Créateur de l'univers et qui, par conséquent, n'est pas un être de l'univers, s'offre sous la forme matérielle du pain et du vin. Je voudrais proposer quelques réflexions sur cet échange curieux entre matérialité et immatérialité, tant en ce qui concerne l'Eucharistie que les personnes en situation précaire, « les pauvres » en résumé. Ces personnes — qui constituent la majorité de la population mondiale — se trouvent dans une situation paradoxale vis-à-vis de la matérialité et de l'immatérialité : elles sont à la fois réduites à la matérialité la plus élémentaire — la vie nue — et, du point de vue du consommateur, effacées, rendues invisibles.

Je commencerai par explorer la situation de ceux qui vivent dans la précarité, et je poserai des questions sur l'économie au sens large dans laquelle ils sont piégés ou dont ils sont exclus. J'examinerai en particulier la transformation des choses en personnes et des personnes en choses au sein de cette économie. Je me tournerai ensuite vers l'Eucharistie pour explorer les façons dont cette dynamique s'inverse dans la matérialisation de Dieu et la déification des êtres humains.

### **I. L'économie qui tue**

Commençons par nous demander : qui sont les personnes en situation de précarité ? L'un des atouts de ce projet a été la volonté d'écouter des personnes réelles dans leur spécificité, sans se contenter de les regrouper dans une vaste catégorie de « pauvres » et de faire des généralisations à leur sujet. Chaque personne a son histoire, et les décisions qu'elle-même et d'autres ont prises sont étroitement liées à des facteurs plus larges qui échappent à son contrôle et qui, à bien des égards, conditionnent ses choix. C'est pourquoi la doctrine sociale catholique ne considère pas les pauvres simplement comme des malheureux ou comme ceux qui ont fait de mauvais choix, mais plutôt comme ceux dont les choix s'inscrivent dans le contexte de forces sociales, économiques et politiques plus vastes, les « causes structurelles de la pauvreté »<sup>[1]</sup> Parallèlement, la doctrine sociale catholique s'est opposée à toute tentative de déterminisme, qu'elle émane du marxiste qui considère les lois de l'histoire comme inexorables, ou du capitaliste qui voit dans « le marché » un système autonome dont les lois — telles que celle de l'offre et de la demande, qui détermine les salaires — sont imperméables à toute prise de décision éthique. La pensée sociale catholique rejette ce que le pape François a appelé « l'autonomie absolue des marchés »<sup>[2]</sup> et aspire à une économie qui serve les personnes plutôt que de les dominer. Comme l'a écrit François, l'absolutisation du marché est « un rejet de l'éthique et un rejet de Dieu... Dieu ne peut être perçu que comme incontrôlable, non-manipulable, voire dangereux, puisqu'il appelle les êtres humains à leur pleine réalisation et à la libération de toutes les formes d'asservissement. »<sup>[3]</sup>

La précarité de milliards de personnes dans cette économie est, en d'autres termes, le résultat d'une sorte de chaos ordonné, un ordre auquel nous sommes censés nous soumettre précisément parce qu'il

est autonome et incontrôlable par les êtres humains. On nous dit que l'asservissement des personnes est nécessaire pour que le marché soit libre. Introduire dans ce système un Dieu qui veut que tous les êtres humains s'épanouissent revient à libérer un élément non-manipulable qui menace cet ordre. Mais le pape François affirme clairement que ce qui passe pour de l'ordre est en réalité une forme de violence ; il s'agit, selon sa formule mémorable, d'une économie qui tue.<sup>[4]</sup> Des masses de personnes sont exploitées, exclues et marginalisées ; nous avons créé une culture du déchet, où non seulement les biens de consommation, mais aussi les personnes sont mises au rebut. François déplore que l'on traite les personnes comme des choses, « traiter les autres comme de simples objets », <sup>[5]</sup> et écrit : « Les êtres humains sont eux-mêmes considérés comme des biens de consommation à utiliser puis à jeter. » <sup>[6]</sup> Ce qui détermine si une personne est utilisée ou mise au rebut est le même dans les deux cas : sa capacité à produire de la valeur pour les actionnaires.

## **II. L'inversion des choses et des personnes**

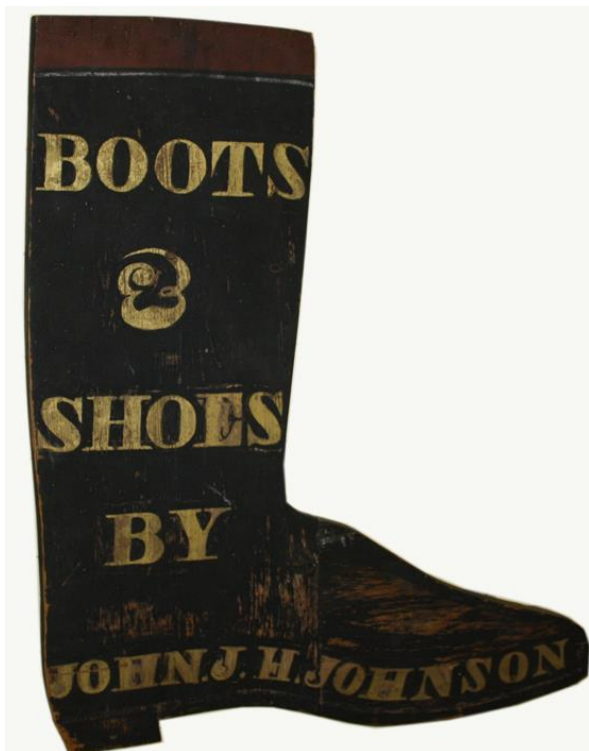
Je voudrais explorer plus en détail cette inversion des choses et des personnes, car elle aura une incidence directe sur ma réflexion concernant l'Eucharistie, dans laquelle s'opère également un échange singulier entre le matériel et l'immatériel. L'économie contemporaine se caractérise non pas par le matérialisme, mais par une sorte de dématérialisation ou de spiritualisation des choses. Cela vaut tant pour la culture de consommation que pour ce qu'on appelle la financiarisation de l'économie au cours des dernières décennies.

Dès le XIXe siècle, Karl Marx critiquait ce qu'il appelait « le fétichisme des marchandises », par lequel il entendait non pas simplement une obsession malsaine pour les choses matérielles, mais plutôt le fait de doter ces dernières d'une âme, à l'instar des objets fétiches des peuples dits primitifs. Marx avait remarqué que, lorsque les marchandises entrent sur le marché, leur utilité est subordonnée à ce contre quoi elles peuvent être échangées. Pour illustrer son propos, considérons que, malgré l'existence de personnes souffrant de la faim, on a vu des agriculteurs jeter du lait et le gouvernement américain stocker du fromage dans des entrepôts, dans les deux cas pour soutenir le prix des produits laitiers. Ce qui importe, ce n'est pas la réalité matérielle des produits laitiers en tant qu'aliments, mais leur abstraction sous forme d'argent. Ce qui importe, ce ne sont pas les personnes qui souffrent de la faim, mais le prix. De plus, lorsqu'une marchandise entre sur le marché, les personnes impliquées dans sa production disparaissent : tout ce qui compte, c'est le produit et le prix, et non pas qui travaille pour qui, dans quelles conditions et pour quel salaire. Les relations sociales entre les personnes sont masquées derrière les relations avec les choses. Les marchandises entrent en relation avec d'autres marchandises sur le marché, par l'intermédiaire des prix exprimés en argent. Ainsi, les marchandises sont dotées de vie et nouent entre elles des relations sociales, tandis que les êtres humains sont traités comme des objets matériels destinés à la production de marchandises.

La personnification ou la spiritualisation des marchandises se manifeste dans la manière dont, depuis la fin du XIXe siècle, le marketing a de plus en plus attribué des qualités humaines aux produits. À mesure que les relations humaines avec les personnes qui produisent et vendent nos produits s'estompent, ce sont désormais des relations avec les produits eux-mêmes qui sont cultivées. Les marques ont fait leur apparition dans les années 1880 : au lieu d'avoine anonyme prélevée à la pelle dans un tonneau par le commerçant du coin, l'avoine est désormais conditionnée avec le visage souriant du bonhomme Quaker Oats. Maintenant que votre grand-mère ne fait plus de confitures, vous pouvez les acheter chez Bonne Maman. On peut retracer l'ascension des marchandises, qui sont passées du statut d'objets à celui d'esprits, en examinant l'histoire de la publicité.



Au cours du XXe siècle, la publicité est passée de la simple fourniture d'informations sur les produits à l'association de ces derniers à l'identité des gens, à leurs aspirations à la liberté, au sexe et au dépassement de soi. Comme on peut le voir dans cette série d'images, la publicité pour les chaussures a débuté au XIXe siècle par des informations indiquant où acheter des chaussures.



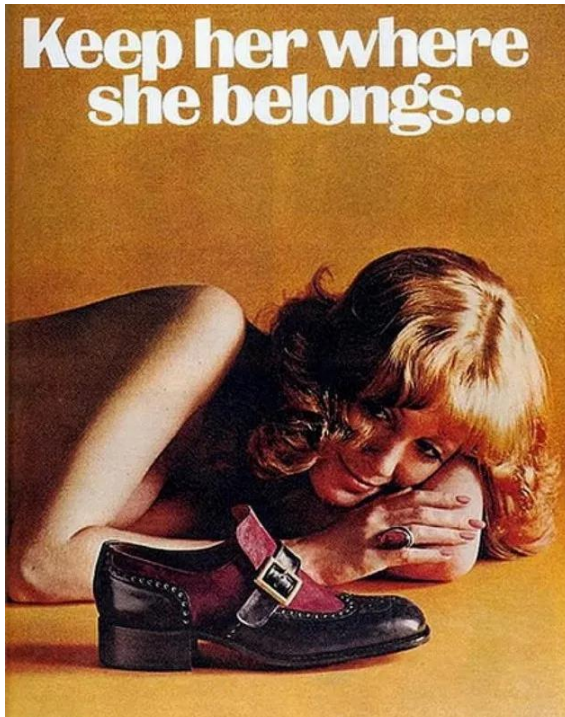
Publicités pour des chaussures du XIXe siècle



Publicités pour des chaussures du début du XXe siècle

Au début du XXe siècle, la publicité vise à persuader l'acheteur, à l'aide de textes denses, que ces chaussures sont de bonne facture, élégantes et proposées à un prix raisonnable.

Au milieu du XXe siècle, sous l'influence de Freud et de Pavlov, l'appel est passé du rationnel à l'inconscient. Le texte est très succinct ; on tente plutôt d'associer la chaussure à des aspirations intangibles au pouvoir, à la sexualité, à l'estime de soi et au dépassement de sa petite vie morne. Et au début du XXIe siècle, la chaussure a complètement disparu, s'évanouissant dans un nuage gazeux de désir d'être l'artisan de son propre destin.



Publicités pour des chaussures du milieu du XXe siècle



Publicité récente : mais quel produit vend-on ici ?

Ce à quoi nous assistons ici n'est pas du matérialisme, mais plutôt son contraire : la dématérialisation des choses. Il existe en effet des preuves que le fétichisme de la marchandise se substitue à la religion pour certaines personnes. Une équipe de chercheurs américains et israéliens a mené une série d'études empiriques démontrant que moins les consommateurs sont traditionnellement religieux, plus ils font preuve de fidélité envers les marques, et inversement, que les consommateurs plus religieux s'intéressent moins aux marques. Cette étude est publiée dans la revue Marketing Science sous le titre « Brands: The Opiate of the Nonreligious Masses ? »<sup>[7]</sup>

À mesure que les biens matériels se spiritualisent, on assiste simultanément à une réification des êtres humains ; la transformation des personnes en objets est le revers de la transformation des objets en personnes. Dans la mesure où ils sont pris en compte par la direction, les travailleurs ne sont qu'un coût de main-d'œuvre, un moyen au service d'une fin.



Du point de vue du consommateur, les travailleurs disparaissent tout simplement. Les magasins cachent les travailleurs derrière les marchandises, et le commerce en ligne pousse ce phénomène à l'extrême. Lorsque l'on fait ses achats en ligne, on ne voit que des images d'articles et leur prix. On est plongé dans un océan de choses ; un clic, et elles apparaissent comme par magie sur le pas de notre porte.



Toute la saleté, le sang, la sueur et les larmes nécessaires pour obtenir les matières premières, les fabriquer, les expédier et les livrer à votre porte sont invisibles. Aucun contact humain ne doit s'interposer entre le consommateur et le produit. La mondialisation a contribué à la disparition du travailleur aux yeux des consommateurs occidentaux ; la plupart de nos biens sont désormais fabriqués loin de là où nous vivons. Pour acheter un téléphone ou une chemise, le consommateur n'a pas besoin d'avoir conscience de l'existence du mineur de cobalt en République démocratique du Congo qui touche trois dollars par jour pour un travail sale et dangereux,<sup>[8]</sup> ni de celle de l'ouvrier du textile au Bangladesh, où le salaire minimum pour une semaine de travail de 48 heures s'élève à 84 dollars par mois, et où les travailleurs ne bénéficient que d'une protection minimale contre les accidents et la mort.



La mondialisation s'est combinée à la « financiarisation » de l'économie pour créer l'illusion que nous vivons désormais dans un monde post-matériel. La financiarisation désigne la création de profits à partir de l'argent plutôt que de la fabrication et de la vente de biens ; General Motors peut gagner plus d'argent grâce aux crédits automobiles qu'avec la fabrication et la vente de voitures. On peut créer de l'argent à partir de rien, grâce au recours à l'endettement, à des instruments financiers tels que les produits dérivés et les contrats à terme, ainsi qu'au micro-trading ou au scalping, où des traders équipés d'ordinateurs ultra-puissants tirent profit de faibles fluctuations de prix ne durant que quelques secondes.

Cette dématérialisation, cependant, n'est réelle que du point de vue de ceux qui possèdent de l'argent ; pour ceux qui vivent dans des situations précaires, en revanche, les effets sont très concrets, bien matériels.<sup>[9]</sup> Si l'objectif de l'entreprise du milieu du XXe siècle était de verser aux travailleurs un salaire décent, d'investir dans les besoins futurs et de récompenser les actionnaires, l'équilibre s'est déplacé vers la valeur actionnariale, et les emplois stables et bien rémunérés sont remplacés par des exigences de flexibilité de la part des travailleurs et par la crainte d'être remplacés par l'automatisation. « En aggravant la précarité des conditions de travail, la financiarisation façonne sa propre demande : elle place les individus et les communautés dans un besoin accru de crédit. »<sup>[10]</sup> Les individus se tournent de plus en plus vers l'endettement pour obtenir ce que les entreprises et les gouvernements ne fournissent plus : suffisamment d'argent pour acheter de quoi se nourrir, pour l'éducation et pour les soins de santé.

Lorsque le pape François a évoqué « l'économie qui tue », cependant, il ne faisait pas seulement référence à la précarité croissante des travailleurs à l'ère de la mondialisation et de la financiarisation, mais aussi à ceux qui ne sont même pas jugés dignes d'être utilisés, ceux qui sont mis au rebut comme des biens de consommation. Comme il l'écrit dans *Evangelii Gaudium* : « Nous avons mis en route la culture du "déchet" qui est même promue. Il ne s'agit plus simplement du phénomène de l'exploitation et de l'oppression, mais de quelque chose de nouveau : avec l'exclusion reste touchée, dans sa racine même, l'appartenance à la société dans laquelle on vit, du moment qu'en elle on ne se situe plus dans les bas-fonds, dans la périphérie, ou sans pouvoir, mais on est dehors. »<sup>[11]</sup> En d'autres termes, pour beaucoup, la seule chose pire que de travailler dans une usine de confection au Bangladesh est de ne pas y travailler. La précarité dans l'économie mondiale découle de la réduction des personnes à leur capacité à produire de la valeur pour les actionnaires. Ceux qui en sont capables sont utilisés ; ceux qui ne le sont pas sont mis au rebut. Il s'agit là d'une forme de violence, dont les victimes sont les sans-abris, les migrants, les habitants des bidonvilles, dont les cris sont systématiquement ignorés et dissimulés. Ce sont les millions de « anonymes » de notre monde.

Jusqu'à présent, j'ai considéré les personnes marginalisées, ou celles en situation de précarité, comme prises dans une sorte d'exclusion et de violence systémiques. Il existe un échange singulier dans lequel les choses prennent vie, tandis que la vie est retirée aux personnes. Des milliards de personnes mènent une existence précaire, réduites à la matérialité la plus élémentaire, à la « vie nue » selon l'expression de Giorgio Agamben,<sup>[12]</sup> dépouillées de toute liberté et de toute participation à une communauté plus large, au mieux un simple moyen au service de la valeur actionnariale. Dans le même temps, du point de vue du consommateur de marchandises, ces personnes sont dématérialisées, invisibles. Nous vivons dans un cercle magique de marchandises qui dissimulent les relations sociales qui les produisent. Nous sommes entourés d'objets, pas de personnes. Nous établissons des relations avec les objets, tandis que les personnes sont réifiées et instrumentalisées, puis mises au rebut lorsqu'elles n'ont plus d'utilité.

On trouve une critique de ce type d'inversion dans les analyses bibliques de l'idolâtrie. Dans les Psaumes 115 et 135, par exemple, les fidèles créent des idoles en argent et en or et leur attribuent la vie, pour finalement constater qu'« elles ont une bouche, mais elles ne parlent pas ; elles ont des yeux,

mais elles ne voient pas », (Ps. 115, 5) et ainsi de suite. Pire encore : « Ceux qui les fabriquent leur ressemblent, ainsi que tous ceux qui se confient en elles » (115, 8). En attribuant la vie à des objets matériels, on prive de vie ceux-là mêmes qui les fabriquent. Telle est l'essence de l'idolâtrie : en substituant des objets matériels à Dieu, nous finissons par devenir esclaves de nos propres créations, et notre vie se réduit à une existence sans vie.

Dans l'idolâtrie moderne, cependant, les effets de cette inversion entre les choses et les personnes sont répartis de manière inégale, et nombreux sont ceux qui, en périphérie, souffrent d'une pauvreté matérielle invisible aux yeux de ceux qui se trouvent au centre.

### **III. Guérir la spiritualisation des choses**

J'espère que cette analyse de la précarité et de la matérialité nous aidera à nous tourner vers l'Eucharistie. J'explorerai la manière dont l'Eucharistie renverse ce double dynamique de la spiritualisation des choses et de la matérialisation des personnes. Je commencerai par la spiritualisation des choses.

Une réponse possible à la spiritualisation des choses consisterait à opérer une séparation stricte entre le spirituel et le matériel : Marx dépouillerait les choses matérielles de toute référence au divin, mais il en irait de même pour un chrétien qui privilégierait le spirituel au détriment du matériel. Certaines traditions réformées ont insisté sur le fait que l'Eucharistie est un symbole, et non la présence réelle ; le but d'Ulrich Zwingli était de protéger Dieu de l'idolâtrie, de l'empêcher de se laisser piéger par le matériel. La tradition catholique, en revanche, identifie radicalement la matérialité à Dieu, affirmant que ce pain et ce vin particuliers deviennent réellement le corps et le sang du Christ. Cela peut ressembler à une autre forme de fétichisme, et le christianisme est effectivement une certaine forme de matérialisme, enracinée dans le fait que Dieu s'est fait chair et a habité parmi nous. En Christ, Dieu n'a pas dédaigné la réalité matérielle, mais l'a embrassée. Le Christ est le sacrement de Dieu, celui qui révèle Dieu sous une forme matérielle, et révèle ainsi la réalité de Dieu habitant toute la création, y compris les êtres humains. Comme l'a écrit le pape Jean-Paul II : « Le Verbe fait chair imprègne la matière d'un potentiel salvateur qui se manifeste pleinement dans les sacrements. »<sup>[13]</sup> L'Eucharistie est une continuation de l'Incarnation et une élévation de la matière.

La création matérielle, cependant, n'est ni une fin en soi, ni une matière inerte à exploiter ; nous devons plutôt voir la beauté du divin qui palpite dans la création que Dieu a faite, « Au cœur des choses vit la douce fraîcheur », comme l'a écrit Gerard Manley Hopkins. Comme l'écrit le pape François dans *Laudato Si'* : « L'univers se déploie en Dieu, qui le remplit tout entier. C'est pourquoi il y a un sens mystique à découvrir dans une feuille, dans un sentier de montagne, dans une goutte de rosée, dans le visage d'une personne pauvre. L'idéal n'est pas seulement de passer de l'extérieur à l'intérieur pour découvrir l'action de Dieu dans l'âme, mais aussi de découvrir Dieu en toutes choses. »<sup>[14]</sup> François souligne en outre que « c'est dans l'Eucharistie que tout ce qui a été créé trouve sa plus grande élévation ».<sup>[15]</sup> L'Eucharistie anticipe la sanctification de toute la réalité matérielle. « Dans l'Eucharistie, la plénitude est déjà atteinte ; elle est le centre vivant de l'univers, le cœur débordant d'amour et de vie inépuisable. »<sup>[16]</sup>

Comment ce matérialisme chrétien ne se contente-t-il donc pas de renforcer la spiritualisation des choses dans la culture de consommation ? Parce qu'un sacrement renvoie toujours, au-delà de lui-même, à Dieu. Les sacrements nous permettent de voir Dieu dans les choses sans faire des choses un dieu ; les sacrements révèlent et dissimulent Dieu à la fois. Le Christ est à la fois révélé et dissimulé sous la forme du pain et du vin. Dans l'Eucharistie, Dieu se donne lui-même dans l'ordinaire sans cesser d'être Dieu. Autrement dit, l'Eucharistie, c'est Dieu qui vient à nous dans une situation précaire. Dieu

s'offre sous la forme de pain à mâcher et de vin à avaler, et Dieu s'offre pour être tenu entre les mains de pécheurs comme nous.

Le Dieu tout-puissant se cache dans la vulnérabilité. La déification du pain et du vin est en même temps le dépouillement de Dieu, tout comme l'Incarnation est à la fois l'exaltation de la matière et l'humiliation de Dieu. Le Christ Jésus, comme le dit Paul aux Philippiens, « n'a pas considéré l'égalité avec Dieu comme une chose à laquelle s'accrocher, mais il s'est dépouillé lui-même, prenant la forme d'un esclave » (Phil. 2, 6-7). C'est pourquoi, lorsqu'il cherche Dieu dans le monde matériel, le pape François ne le trouve pas dans les yachts et les téléviseurs à grand écran, mais dans une feuille et dans le visage d'une personne pauvre. L'Eucharistie, c'est Dieu dans le monde matériel, mais sous la forme singulière et précaire de la vulnérabilité.

La phénoménologie de l'idole et de l'icône de Jean-Luc Marion peut ici nous être utile. Pour Marion, une idole est un miroir dans lequel se reflètent nos propres désirs. Dans toutes les formes d'idolâtrie, le divin est ramené à la mesure humaine ; nous créons des dieux à notre image, tendant la main pour prendre Dieu et nous élever nous-mêmes. Dans l'icône, en revanche, l'invisible n'est pas réduit à la visibilité, ni à ce que nous pouvons en faire. Les icônes, à l'instar des sacrements, révèlent et dissimulent Dieu à la fois. La logique fondamentale est celle de l'Incarnation et de la croix. Sur la croix, il est difficile de reconnaître le Dieu invisible et tout-puissant dans la chair torturée de Jésus. En même temps, Dieu se manifeste dans l'amour sacrificiel que la croix révèle. L'étrangeté du Dieu crucifié réside précisément dans le fait que la puissance insaisissable de Dieu se manifeste dans sa vulnérabilité. La puissance de Dieu se manifeste dans la faiblesse. De même, dans l'Eucharistie, Dieu se révèle dans la vulnérabilité, en donnant sa chair à manger et son sang à boire. Le contraste fondamental, comme dans Philippiens 2, se situe entre le dépouillement de soi (kénosis) et la convoitise ou l'accaparement (harpagmos). L'Eucharistie nous invite à participer à cet amour qui se dépouille de soi, à aimer comme Dieu aime. L'Eucharistie nous invite à participer à la vie divine, à la circulation de l'amour qui englobe soi-même, notre prochain et Dieu.

La marchandisation considère les choses comme des fins en soi, comme des choses qui contiennent la vie ; la vie des marchandises est autonome, et la vie humaine est sacrifiée pour la servir. Pour ceux qui ont de l'argent, la divinité des marchandises s'obtient par la possession. L'idolâtrie est une forme de possession, une tentative de mettre Dieu à notre portée. Dans une économie idolâtre, l'abondance consiste à posséder davantage de choses.

Dans une vision sacramentelle de la réalité, cependant, les choses ne sont jamais des fins en elles-mêmes ; la matière n'est sanctifiée que lorsqu'elle est reconnue comme extatique : plus que ce qu'elle est, plus qu'une simple matière, mais plutôt une porte d'accès au Dieu vivant. Les choses ne sont jamais simplement des choses, mais sont prises dans des réseaux d'échange et de communication. Ce qui distingue en partie une vision sacramentelle des choses d'une vision idolâtre, c'est le fait de les inscrire dans une économie sacramentelle du don. Le nom « Eucharistie », qui vient du grec signifiant « action de grâce », en témoigne. Les éléments que sont le pain et le vin — « fruit de la terre et œuvre des mains de l'homme » — proviennent à la fois de la création de Dieu et des travailleurs qui ont transformé le blé et le raisin en leur forme actuelle. Le Christ prend ces dons et en fait l'expression de son propre don de soi. Notre tâche consiste à les recevoir avec gratitude et à perpétuer la circulation des dons en les transmettant à autrui. La circulation, et non l'accumulation, est le principe même d'une économie du don. La vie en abondance ne réside pas dans la possession d'un plus grand nombre de biens, mais dans la participation au bien commun, à la circulation des biens au profit de tous. Comme le raconte Laure Blanchon, les personnes vivant dans la pauvreté au sein de la Fraternité Saint-Martin-de-Tours décrivent la multiplication des pains par Jésus et ses connotations eucharistiques comme un « miracle » entre Jésus et les personnes présentes, dans lequel la surabondance de Jésus permet la

circulation des dons et la participation de tous. <sup>[17]</sup> Nous commémorons cette circulation lors de l'offertoire de la messe : il ne s'agit pas de donner à Dieu ce que nous possédons, mais plutôt de reconnaître que tout appartient à Dieu, et que nous ne pouvons qu'apporter les dons que nous avons reçus ; présenter « les dons » lors de l'offertoire, c'est notre participation à la circulation des dons que Dieu inaugure.



Mass in a Nigerian village

J'ai assisté à une messe dans un village nigérian où les fidèles s'avançaient en dansant, un par un, vers l'autel en apportant des ignames, des bols de riz, de l'argent, voire des poulets vivants. Toute la vie matérielle du peuple est incluse dans l'Eucharistie ; c'est une bénédiction de toute la création. Alors que l'idolâtrie tend la main pour saisir Dieu, dans l'Eucharistie, nous recevons Dieu, et tout ce que nous avons, comme un don.

#### **IV. Guérir la réification des personnes**

Cette guérison de la spiritualisation des choses ne fonctionne pas si elle ne guérit pas simultanément la réification des personnes. L'Eucharistie ne peut être seulement une esthétique, une manière de voir le monde, mais doit aussi être une éthique, une manière de vivre dans le monde. Or, vivre cette éthique ne relève pas de règles soigneusement élaborées, selon nos meilleures tentatives de codifier Dieu. Il s'agit plutôt de rencontrer Dieu sous la forme non-manipulable et incontrôlable des personnes en situation de précarité. En parcourant les documents issus du projet de faire de la théologie en écoutant les personnes en situation de précarité, je suis frappé par la manière dont le Dieu non-manipulable et incontrôlable auquel le pape François fait référence se manifeste dans la vie de ceux dont l'existence est imprévisible. Dans la société au sens large, les pauvres n'ont pas voix au chapitre, et les récits qu'ils racontent sont souvent fragmentés et brisés. Pour ceux d'entre nous qui vivent dans l'illusion de ne pas être marqués par la précarité, les pauvres viennent perturber nos vies et sont source de conflits. Il

existe néanmoins, comme l'a souligné François Odinet, une autorité des pauvres au sein de l'Église, le sentiment que la révélation vient des plus petits (Mt 11, 25-27 ; Lc 10, 21).<sup>[18]</sup> Dans l'étrange paysage du Corps du Christ, selon Paul, ce sont les membres les plus faibles qui ont le plus grand honneur (1 Co 12, 22-23). Il en va ainsi non pas parce que ceux qui se trouvent dans des situations précaires expriment nécessairement des idées profondes – bien qu'ils le fassent souvent –, mais parce que les pauvres sont des sacrements de Dieu, révélant Dieu sous une forme matérielle. La réification des personnes est renversée par leur déification. Mais ils sont des sacrements de Dieu parce qu'ils révèlent, à l'instar de l'Eucharistie, Dieu dans leur vulnérabilité et leur imprévisibilité, sous la forme cachée de ceux dont la vie échappe à tout contrôle.

Le fétichisme des marchandises est contré par la sacramentalisation des personnes exploitées et cachées qui produisent ces marchandises pour notre consommation. Les marginalisés, en tant que sacrements du Christ, sont révélés dans le récit du jugement dernier rapporté par Jésus dans Matthieu 25, 31-46. Là, le Fils de l'Homme s'identifie non pas à ceux qui font le bien, mais aux « plus petits de mes frères et sœurs », ceux qui avaient faim, soif, qui étaient étrangers, nus, malades ou emprisonnés.

Dieu vient à nous sous une forme matérielle à travers les personnes, en particulier les plus vulnérables, celles que Jon Sobrino désigne comme « le peuple crucifié », qui sont des icônes vivantes de Jésus-Christ. Depuis les



années 1970, les théologiens latino-américains affirment que le problème moderne n'est pas l'athéisme ou la mort de Dieu, mais plutôt la prolifération de faux dieux, notamment sous la forme de l'argent, des marchandises et du marché, auxquels on sacrifie des vies humaines. Matthieu 25 révèle que nous rencontrons le vrai Dieu dans les corps de ceux qui souffrent des ravages causés par ces faux dieux. « Le peuple crucifié » n'est pas pleinement identifié au Christ dans l'histoire, mais il participe à la crucifixion du Christ et a un rôle important à jouer dans le salut du monde. Il incarne la réalité du péché et offrent des occasions de conversion, au cours de l'histoire, à ceux qui participent à leur oppression. Elles incarnent des valeurs telles que la solidarité, l'espoir, le pardon et la foi, qui ouvrent la voie à la possibilité d'un monde meilleur.<sup>[19]</sup>

Rencontrer véritablement le Christ dans une autre personne, ce n'est pas effacer cette personne dans toute sa particularité, à la fois misérable et glorieuse ; ce n'est pas voir au-delà ou à travers cette personne et la réduire à un simple moyen de rencontrer Dieu. L'autre n'est pas une expérience destinée à notre consommation, mais une invitation à entrer en solidarité avec lui et à accepter le chaos qui en résulte. Rencontrer Dieu chez les marginalisés, c'est rencontrer Dieu au milieu du péché et du chaos, au milieu de l'absence apparente de Dieu dans les structures injustes du monde et dans la misère humaine. Pourtant, l'Incarnation nous enseigne que c'est en entrant dans la vulnérabilité et le chaos mêmes de cette rencontre que nous rencontrons Dieu, dépouillés de nos propres tentatives de façonner un Dieu selon nos désirs.

C'est précisément pour cela que l'Eucharistie est une réalité si profonde ; nous sommes appelés à faire partie du même corps avec les autres, et ce corps est celui du Christ. Ceux qui souhaitent s'assimiler au corps du Christ dans l'Eucharistie doivent considérer les plus faibles comme les membres les plus honorés du corps du Christ, et donc comme faisant partie de leur propre corps. Pour Paul, l'Eucharistie offre les moyens de résister à la dévalorisation des personnes en les incorporant au corps du Christ. Dans l'Eucharistie, le corps du Christ est à la fois ce que nous mangeons et ce que nous devenons. L'acte de consommation est curieusement inversé. Augustin nous transmet ainsi la parole de Dieu : « Je suis la nourriture de ceux qui ont atteint leur maturité ; grandissez et vous vous nourrirez de moi. Et vous ne me transformerez pas en vous comme la nourriture que votre chair mange, mais vous serez transformés en moi. » Dans l'Eucharistie, Dieu nous mange vivants, mais uniquement dans le but de nous incorporer à un moi plus vaste. Plutôt que de nous isoler dans une relation avec les choses, nous sommes intégrés dans un corps plus vaste, au sein duquel, comme le dit Paul, « l'œil ne peut pas dire à la main : "Je n'ai pas besoin de toi", ni la tête aux pieds : "Je n'ai pas besoin de toi." Il ne peut y avoir de personnes dont on se débarrasse, car nous sommes membres d'un même corps. En effet, nous devons considérer les membres les plus faibles comme indispensables, dit Paul, et nous devons accorder le plus grand honneur aux membres les plus humbles (1 Co 12, 21-24).

Dans I Corinthiens 11, Paul réprimande la communauté qui se réunissait pour prendre le repas du Seigneur, mais négligeait de partager sa nourriture. Selon Paul, ignorer ceux qui ont faim n'est pas seulement un manque de charité envers les autres, mais un échec à « discerner le corps » (11, 29), un échec à voir que nous participons tous à la même circulation des dons au sein du corps. En effet, nous partageons le même système nerveux. Comme l'écrit Paul : « Si un membre souffre, tous souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous se réjouissent avec lui » (1 Co 12, 26). Le chapitre 2 des Actes décrit cette unité en termes économiques : les premiers chrétiens ne se contentaient pas de rompre le pain ensemble, mais mettaient tous leurs biens en commun, distribuant des biens à tous ceux qui en avaient besoin.

L'institution de l'Eucharistie lors de la Cène est l'aboutissement d'une série de repas et de paraboles sur les repas, à travers lesquels Jésus offre un avant-goût du Royaume de Dieu à venir.<sup>[20]</sup> Là, comme le dit Virgilio Elizondo, celui qui est rejeté rejette le rejet en accueillant chacun au sein d'une nouvelle famille, au-delà des liens du sang et du statut social.<sup>[21]</sup> Il ne peut y avoir de personnes « hors service » ou bien « obsolètes ». Dans la version de Jean du Dernier Cène, Jésus lave les pieds des disciples et leur ordonne de faire de même envers les autres, signe d'un amour profond, de respect et d'un service humble envers les personnes dans leur unicité. L'Eucharistie est un avant-goût du banquet céleste, mais elle est bien plus radicale que le simple fait de manger à la même table avec d'autres. Notre repas est une incorporation mutuelle dans le corps du Christ. L'anamnèse n'est pas seulement un souvenir mental du Christ, mais un « re-membrage », une incorporation des membres dans le même corps. Ceux dont le corps est méprisé dans ce monde découvrent désormais qu'ils ont un corps ; ils participent au corps du Christ, qui est Dieu devenu vulnérable en entrant dans la précarité de la vie humaine.<sup>[22]</sup>

## V. Conclusion

J'ai abordé la situation de ceux qui vivent dans la précarité en exposant d'abord la violence de notre système d'exclusion, par lequel les choses prennent vie tandis que la vie est retirée aux personnes, puis en opposant cette situation à l'Eucharistie, dans laquelle tant les choses que les personnes deviennent des manifestations sacramentelles de la présence de Dieu. J'ai souligné que l'Eucharistie doit être vécue, et non simplement célébrée à l'église. À ce stade de la conférence, on pourrait s'attendre à ce que je donne des exemples de ce que signifie, dans notre contexte, vivre et construire des corps eucharistiques. Le pape Benoît XVI a exploré une économie centrée sur l'amour et la gratuité dans sa magnifique encyclique *Caritas in Veritate*.<sup>[23]</sup> Une telle économie peut inclure le don aux pauvres, le fait

d'éviter les achats en ligne, le soutien aux commerces et agriculteurs locaux, l'achat de produits issus du commerce équitable, l'activisme des investisseurs et une action politique concertée pour soutenir les syndicats et limiter le pouvoir des entreprises. Au-delà de l'économie dépersonnalisée, il existe des milliers de coopératives, d'entreprises détenues et gérées par leurs salariés, de la microfinance et des coopératives de crédit. Le but de tout cela est de créer une économie sacramentelle, une économie qui rend de nouveau visible les personnes cachées, contribue à l'épanouissement des personnes et de la terre, et facilite la rencontre avec le Dieu vivant dans les choses et les personnes.

Dans ma paroisse, près de Chicago, nous avons transformé un ancien bâtiment scolaire en centre d'accueil pour les migrants, où des personnes, principalement originaires du Venezuela et de l'Équateur, viennent chercher des vêtements, de la nourriture, des conseils, une aide juridique et un accompagnement spirituel. Cela a été une manière vivifiante de relier la vie liturgique à l'action. Mais comme l'a souligné le pape François, la rencontre avec les marginalisés n'est pas seulement une question d'éthique intramondaine ; elle est indissociable de notre relation avec Dieu. La peur de ceux qui, comme les migrants, se trouvent dans des situations précaires ne me prive pas seulement de la rencontre avec l'autre ; « elle me prive d'une occasion de rencontrer le Seigneur ». <sup>[24]</sup> Le pape François écrit que la fécondité de cette rencontre « dépend surtout de la capacité de se laisser remuer et toucher par celui qui frappe à la porte et qui, avec son regard, discrédite et prive d'autorité toutes les fausses idoles qui hypothèquent la vie et la réduisent en esclavage ; idoles qui promettent un bonheur illusoire et éphémère, construit aux marges de la réalité et de la souffrance des autres. » <sup>[25]</sup> Le culte du Dieu qui s'est incarné ne se réduit pas à des politiques ou à des codes éthiques ; adorer ce Dieu et non un autre dieu exige de se rendre vulnérable à la présence de Dieu dans les plus faibles qui viennent sans y être invités, en quête de notre aide. Cette rencontre avec Dieu n'est pas programmable ; elle doit être accueillie plutôt que contrôlée. Les pauvres ne sont pas un problème à résoudre, mais un lieu de la présence non-manipulable de Dieu, et c'est précisément ce caractère non-manipulable de la rencontre avec Dieu qui nous sauve de l'idolâtrie.

Cela signifie que nous devons résister à la réduction de l'Eucharistie à l'éthique. Parler de nous en tant que corps du Christ ne doit pas réduire l'Eucharistie à un discours sur nous-mêmes. Vivre l'Eucharistie, c'est être attiré vers une vie qui, à l'instar de la liturgie, est essentiellement une réponse à un Autre qui dépasse notre imagination et notre contrôle. Trop souvent, la liturgie peut se transformer en un monologue où nous nous rappelons certaines vérités, réfléchissons aux lectures ou aux gestes rituels, et nous exhortons à adopter une certaine ligne de conduite éthique. J'ai entendu un évêque se plaindre que quatre-vingt-dix pour cent des homélies qu'il ait jamais entendues pouvaient se résumer à trois mots : « Faites plus d'efforts ». Si la liturgie n'est qu'un simple reflet de la communauté sur elle-même, alors elle est une idole. En revanche, l'effectivité du langage liturgique réside dans le fait que nous répondons à Dieu. Nous sommes, comme le dit Rowan Williams, « à la fois précédés et dépassés par la communication abondante — voire "excessive" — de Dieu ». <sup>[26]</sup> Dans la liturgie, le monde dans lequel nous vivons habituellement est remis en question ; nous sommes appelés à passer d'un monde à un autre. Et, de plus, « l'invitation à m'engager dans l'acte d'amour qui m'a éternellement engagé est en même temps l'invitation à m'engager auprès de l'autre humain qui, comme moi, est déjà vu par Dieu et interpellé par Dieu. » <sup>[27]</sup> Rencontrer Dieu dans le monde des choses, et surtout face à l'autre, reconnu comme non-manipulable, n'est pas en premier lieu un appel à réparer le monde, mais un appel à la contemplation de la gloire de Dieu qui resplendit dans les profondeurs de toute réalité, qui dépasse toujours notre compréhension. L'Eucharistie nous invite à entrer dans un monde étrange, meurtri et magnifique, où nous partageons la précarité de ces personnes marginalisées que Dieu aime, ainsi que la précarité que Dieu a endossée pour nous. Nous sommes invités à la communion, cette circulation d'amour qu'est Dieu.

[1] Pape François, *Evangelii Gaudium*, §202, [https://www.vatican.va/content/francesco/en/apost\\_exhortations/documents/papa-francesco\\_esortazione-ap\\_20131124\\_evangelii-gaudium.html](https://www.vatican.va/content/francesco/en/apost_exhortations/documents/papa-francesco_esortazione-ap_20131124_evangelii-gaudium.html) « Il ne faut pas tarder à s'attaquer aux causes structurelles de la pauvreté, non seulement pour la raison pragmatique de son urgence pour le bon ordre de la société, mais aussi parce que la société a besoin d'être guérie d'une maladie qui l'affaiblit et la frustre, et qui ne peut que conduire à de nouvelles crises. Les projets d'aide sociale, qui répondent à certains besoins urgents, doivent être considérés comme des réponses purement temporaires.

Tant que les problèmes des pauvres ne seront pas résolus de manière radicale, en rejetant l'autonomie absolue des marchés et de la spéculation financière et en s'attaquant aux causes structurelles des inégalités, aucune solution ne sera trouvée aux problèmes du monde ni, d'ailleurs, à aucun problème. L'inégalité est la racine des maux sociaux. »

[2] Ibid., § 56.

[3] Ibid., § 57.

[4] Ibid., § 53. « Tout comme le commandement “Tu ne tueras point” fixe une limite claire afin de sauvegarder la valeur de la vie humaine, nous devons aujourd'hui aussi dire “tu ne feras pas” à une économie d'exclusion et d'inégalité. Une telle économie tue. »

[5] Pape François, *Laudato Si'*, §123, [https://www.vatican.va/content/francesco/en/encyclicals/documents/papa-francesco\\_20150524\\_enciclica-laudato-si.html](https://www.vatican.va/content/francesco/en/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si.html)

[6] Pape François, *Evangelii Gaudium*, §53.

[7] Ron Shachar, Tülin Erdem, Keisha M. Cutright et Gavan J. Fitzsimons, « Brands: Opiate of the Nonreligious Masses? », *Marketing Science* 30, n° 1 (janvier-février 2011) : 92-110.

[8] Pour une analyse de la place du Congo dans l'économie mondiale et de la persistance des dynamiques coloniales, voir Siddharth Kara, *Cobalt Red: How the Blood of the Congo Powers our Lives* (New York : St. Martin Press, 2023).

[9] Voir Filipe Maia, *Trading Futures : A Theological Critique of Financialized Capitalism* (Durham, Caroline du Nord : Duke University Press, 2022), p. 83-85.

[10] Ibid., p. 76.

[11] Pape François, *Evangelii Gaudium*, §53.

[12] Giorgio Agamben, *Means without End: Notes on Politics* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2000).

[13] Pape Jean-Paul II, *Orientale Lumen*, § 11, [https://www.vatican.va/content/john-paul-ii/en/apost\\_letters/1995/documents/hf\\_jp-ii\\_apl\\_19950502\\_orientale-lumen.html](https://www.vatican.va/content/john-paul-ii/en/apost_letters/1995/documents/hf_jp-ii_apl_19950502_orientale-lumen.html)

[14] Pape François, *Laudato Si'*, §233.

[15] Ibid., §236.

[16] Ibid.

[17] Laure Blanchon, « Écouter les plus pauvres aiguise notre compréhension de la foi », p. 176-178.

[18] François Odinet, « Y a-t-il une autorité des pauvres dans l'Église ? »,

[19] Jon Sobrino, *Jésus le libérateur : une lecture historico-théologique de Jésus de Nazareth*, trad. Paul Burns et Francis McDonagh (Maryknoll, NY : Orbis Books, 1993),

254-71 ; voir également Ignacio Ellacuría, « El Pueblo Crucificado », dans *Mysterium Liberationis : Conceptos fundamentales de la teología de la liberación*, éd. Ignacio Ellacuría et Jon Sobrino (San Salvador : UCA Editores, 1991), vol. II, 189-216.

[20] Par exemple, Mc 2, 15-22 ; Lc 13, 28-30 ; Lc 14, 1-24 ; Lc 15, 1-32 ; voir également John P. Meier, *Un Juif marginal : repenser le Jésus historique*, vol. 2 (New York : Doubleday, 1994), p. 303.

[21] Virgilio Elizondo, « Jésus, le Juif galiléen, dans la théologie métisse », *Theological Studies* 70, n° 2 (2009) : p. 274.

[22] Daniel Groody propose des réflexions approfondies sur ce thème en ce qui concerne les migrants dans son ouvrage *A Theology of Migration: The Bodies of Refugees and the Body of Christ* (Maryknoll, NY : Orbis Books, 2022), p. 224-245.

[23] Pape Benoît XVI, *Caritas in Veritate*, [https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/en/encyclicals/documents/hf\\_ben-xvi\\_enc\\_20090629\\_caritas-in-veritate.html](https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/en/encyclicals/documents/hf_ben-xvi_enc_20090629_caritas-in-veritate.html). « Le grand défi qui se présente à nous, accentué par les problèmes de développement à l'ère de la mondialisation et rendu encore plus urgent par la crise économique et financière, consiste à démontrer, dans la pensée et dans l'action, non seulement que les principes traditionnels de l'éthique sociale, tels que la transparence, l'honnêteté et la responsabilité, ne peuvent être ignorés ni affaiblis, mais aussi que, dans les *relations commerciales*, le *principe de gratuité* et la logique du don, en tant qu'expression de la fraternité, peuvent et doivent trouver leur place au sein de l'activité économique normale. C'est une exigence humaine à l'heure actuelle, mais c'est aussi une exigence de la logique économique. C'est une exigence à la fois de charité et de vérité. » *Caritas in Veritate*, §36.

[24] « Message de Sa Sainteté le pape François pour la 105<sup>e</sup> Journée mondiale des migrants et des réfugiés 2019 : Il ne s'agit pas seulement des migrants », 29 septembre 2019, [https://www.vatican.va/content/francesco/en/messages/migration/documents/papa-francesco\\_20190527\\_world-migrants-day-2019.html](https://www.vatican.va/content/francesco/en/messages/migration/documents/papa-francesco_20190527_world-migrants-day-2019.html)

[25] Ibid.

[26] Rowan Williams, « L'humanisme liturgique : l'orthodoxie et la transformation de la culture », conférence « Orthodoxy in America » (Université de Fordham, 2014) : 8.

[27] Ibid., 4-5.